

voyait un Allemand, frappé par l'une de ses balles, rouler dans la poussière.

Il venait de tirer sur un officier badois, lorsqu'une balle ennemie l'atteignit au bras droit et lui fit lâcher son fusil ; ne pouvant plus combattre, il ramassait son arme de la main restée valide, lorsqu'une autre balle allemande le frappa au côté gauche et pénétra un peu au-dessus de la hanche ; il tomba.

Après le combat et la retraite tant de l'infanterie allemande battue aux Errues que des escadrons de uhlands qui avaient voulu forcer l'entrée du village de Roppe par la droite et que nous avions obligés à fuir, Henri Muller fut transporté à Belfort. Nous ne le revîmes plus ; nous apprîmes plus tard qu'il avait succombé à ses blessures.

Quelques jours après notre retour à Lyon, en avril 1871, nous voulûmes, deux amis de Mulier et moi-même, nous informer de ce qu'était devenue la veuve de notre vieux camarade. Ce que nous apprîmes d'elle était bien triste.

A l'annonce de la mort de son mari, Louise Muller avait pleuré toutes ses larmes ; elle était tombée malade ; par suite, le petit magasin qu'elle exploitait à Lyon, rue Saint-Georges, avait été fermé, puis vendu, les petites économies s'en étaient allées et la misère était venue, triste compagne de la douleur et de la souffrance.

Vers les premiers jours de février 1871, la maladie semblait pourtant décroître et, la jeunesse aidant, la veuve de notre compagnon d'armes paraissait revenir quelque peu à la santé, lorsqu'elle apprit la signature de la paix et ses tristes conditions.

La cession de son pays natal, de sa chère et bien-aimée Alsace aux Allemands lui causa une douleur poignante ; la